

LA LIGUE CONTRE LA BÊTISE  
*et autres fantaisies théâtrales*

Henri Roorda

Préface de Joël Aguet

Le Flibustier

© Le Flibustier, 2012  
52, rue du commandant Mages 13001 Marseille  
<http://editionsleflibustier.free.fr>  
Illustration de couverture : Florence Lê

## Remerciements

Nous tenons à remercier l'association des Amis de Henri Roorda — tout particulièrement Michel Froidevaux dont l'accueil fut bienveillant et chaleureux —, et Marianne Enckel pour leur aide, leurs conseils et leur soutien.

Nous remercions aussi vivement Joël Aguet qui a accepté de rédiger la préface de cette publication ainsi que la bibliographie complète du théâtre de Henri Roorda.

Nous remercions enfin Florence Lê pour son soutien, son aide et ses conseils.

# LE SILENCE DE LA BONNE

Pièce en un acte

## PERSONNAGES

Monsieur, 50 ans

Madame, 40 ans

La bonne, 25 ans

*La scène représente une salle à manger quelconque, comme il y en a chez les petits bourgeois. Quand le rideau se lève, Monsieur et Madame sont à table, assis en face l'un de l'autre. Ils mangent leur soupe.*

## SCÈNE I

Madame, Monsieur

*Monsieur et Madame mangent. Un silence de deux secondes. Puis Madame sonne. La bonne entre.*

MADAME — Irma, vous avez oublié de nous donner la salière.

*Silencieuse, la bonne va prendre la salière dans le dressoir, la pose sur la table, puis se retire. Monsieur a un air un peu ennuyé.*

MONSIEUR — Ma chère femme, si tu m'avais demandé la salière, je te l'aurais donnée. Il n'était pas indispensable de déranger M<sup>lle</sup> Irma pour ça.

MADAME — Mon cher mari, tu ne comprendras jamais rien aux choses du ménage. Je veux que cette fille apprenne à faire correctement son service... Et

puis... quand on parle de la bonne, il n'est pas indispensable de dire : « Mademoiselle ».

MONSIEUR — Oui, il faudra que je m'observe. Pendant que j'étais au Congrès, tu m'as écrit que le départ imprévu de notre vieille tante Catherine t'obligeait à prendre une domestique. Cela m'a inquiété. Un homme comme moi n'est pas fait pour avoir des esclaves. Avec cette brave Catherine, cela allait très bien. Nous nous partageons fraternellement la besogne ; et, deux fois par semaine, une robuste mercenaire venait faire le reste.

MADAME — Des esclaves !!! Chez des gens comme nous, une bonne n'est pas une esclave. Je crains que ton *Congrès du Devoir social* ne t'ait rendu encore plus déraisonnable. En tout cas, je te prie instamment de ne jamais t'occuper d'Irma. Ce n'est pas le rôle du Monsieur.

MONSIEUR — Ah ! Juliette, je t'envie. Tu crois qu'il y a dans l'univers un ordre immuable. Tu te dis que la Providence a créé pour toujours la DAME, le MONSIEUR et la BONNE.

MADAME — Je vois simplement ce qui est. Ici, tu es le Monsieur, je suis la Dame et Irma est la Bonne.

MONSIEUR — Moi, je vois la réalité un peu autrement. Je vois que nous sommes trois êtres fragiles qui, du matin au soir, vivent ensemble dans le même petit appartement et qui ont cinquante fois par jour l'occasion de se rencontrer, ou de se heurter ; trois êtres qui peuvent se faire mutuellement du mal, par maladresse, par étourderie, par bêtise, par...

MADAME — Je sais ! Je sais ! Tu n'admets aucune hiérarchie et tu ne crois à rien.

*Monsieur, qui a fini sa soupe, examine sa fourchette et se lève.*

MADAME — Que désires-tu ?

MONSIEUR — Ma fourchette n'est pas très propre. Je vais en prendre une autre.

MADAME — Je t'en supplie, assieds-toi.

*Elle sonne. — Monsieur, désapprouvateur, s'est assis.*

## SCÈNE II

Madame, Monsieur, la bonne

*La bonne entre.*

MADAME — Irma, vous avez donné à Monsieur une fourchette sale. Ayez la bonté de lui en donner une autre... Et puis, vous pourrez apporter la suite.

MONSIEUR — Oh ! elle n'est pas très sale : il y a seulement un peu de jaune d'œuf. Le jaune d'œuf, c'est très difficile à enlever.

*Madame lève les yeux au ciel avec une expression qui signifie : « Quel imbécile !!! » — Silencieuse, la bonne change la fourchette et enlève les assiettes à soupe. — Personne ne parle. — La bonne sort avec son plateau.*

MADAME — Ton histoire de jaune d'œuf était tout à fait superflue.

MONSIEUR — Pardonne-moi : je voulais atténuer la faute de la coupable. Je ne peux pas souffrir qu'on humilie un être humain en ma présence.

## LE SILENCE DE LA BONNE

MADAME — Je comprends : à Paris, vous avez tous pris la résolution d'accomplir chaque jour votre *devoir social*... Ça va être du propre !!!

*La bonne entre avec des plats. — Elle fait son service. Monsieur mange du pain. Madame commence à découper la viande. — Personne ne parle. — La bonne sort.*

### SCÈNE III

Madame, Monsieur

MADAME — Je te le demande encore une fois : ne fourre pas ton *devoir social* dans les choses du ménage. Je ferai le nécessaire.

MONSIEUR — J'ai eu tort : je ne suis pas encore habitué. Mais je me corrigerai peu à peu... As-tu remarqué comme elle est silencieuse ? Je suis de retour depuis plus de quarante-huit heures et je ne l'ai pas entendue articuler plus de dix mots.

MADAME — Irma n'est pas une congressiste : quand elle n'a rien à dire, elle ne parle pas.

MONSIEUR — Sans doute ; mais, quand elle est seule dans sa cuisine, elle pourrait chanter. Si elle était heureuse chez nous, elle chanterait de temps en temps... Si je l'entendais chanter, j'aurais la conscience tranquille... Il y avait, ce matin, dans l'appartement, un silence terrible. Je me disais : « Cette étrangère, qui est dans un appartement où il n'y a personne qui l'aime, à quoi pense-t-elle ?... »

...Voyons, est-ce naturel, cette vie muette ?... Il m'arrive parfois d'être gêné par le silence éternel de

notre chat... Or, Irma est un être humain. Son silence est plus impressionnant que celui du chat... Il me serait pénible d'apprendre qu'elle nous considère comme de sales bourgeois. Tu comprends : je suis président de la Ligue du *Devoir social*...

*Madame a servi son mari, lequel n'a pas l'air d'avoir très faim.*

MADAME — Ce serait très triste. Mais il ne faut pas que ces choses émouvantes t'empêchent de manger.

*Ils mangent.*

MADAME — De sales bourgeois !!! La bourgeoisie n'est pas plus sale que le peuple.

MONSIEUR — C'est vrai : elle peut consacrer plus de temps que le peuple à sa toilette.

*Ils mangent. — Un court silence.*

MONSIEUR — Ma chère Juliette, je suis sûr que tu finiras par me comprendre. Tu as beau être une femme très comme-il-faut, tu as du cœur. Permits que je m'explique !

MADAME — Oui, mais mange !

MONSIEUR — Hier après-midi, je travaillais dans ma chambre à mon livre sur la *Solidarité humaine*. Ma porte était ouverte. Mademoiselle... Pardon ! je voulais dire : Irma... Irma est venue avec deux baquets et une brosse et elle s'est mise à laver le carrelage du corridor.

MADAME — Mange !

MONSIEUR — Elle était agenouillée et elle frottait énergiquement. Moi, le Maître, j'étais assis dans mon fauteuil et je ne faisais rien. Car je ne pouvais

rien faire : la présence de cette jeune femme de vingt-cinq ans... (de vingt-quatre ans, peut-être ?) agenouillée à cinq mètres de moi et qui frottait très fort me remplissait de honte... Et notre silence était terrible !

MADAME (*qui a hoché la tête douloureusement*) — Puisque ce silence te gênait, tu n'avais qu'à fermer ta porte.

MONSIEUR — Ah ! non : j'aurais eu l'air de vouloir mettre une barrière entre elle et moi.

MADAME (*haussant les épaules*) — Une barrière !!!

MONSIEUR — Juliette, essaie de me comprendre : pouvais-je parler sincèrement de la Solidarité humaine pendant que cette jeune femme, agenouillée à cinq mètres de moi, accomplissait, toute seule, sa besogne fatigante ? (*Madame fait des efforts pour se contenir. — Elle mange.*) Mon livre ne contiendra-t-il donc que des phrases ?

MADAME — Les livres ne contiennent jamais autre chose.

MONSIEUR (*qui suit son idée*) — J'entendais une voix intérieure qui me disait : « Tourne-toi vers elle, et dis-lui des paroles affectueuses. »

MADAME (*inquiète*) — Tu n'as pas fait ça, j'espère ?!!

MONSIEUR — Sois tranquille. Je me connais. Donc, je me méfie. Il y a plusieurs hommes en moi... sans parler des animaux. La voix que j'entendais était peut-être la voix hypocrite du cochon.

MADAME (*pincée*) — Tu deviens tout à fait galant.

MONSIEUR — Ne te scandalise pas : je faisais allusion à la parole d'un grand philosophe... Tu n'as jamais entendu parler de ce mammifère pachyderme que tous les hommes ont dans le cœur ?... Non ?... C'est une sale bête, dont il faut se méfier... Mais revenons à Irma.

Elle était donc agenouillée derrière moi, à cinq mètres (ou à quatre mètres cinquante) et je me disais que si le Hasard l'avait voulu, les rôles seraient renversés : je serais moi-même agenouillé, non loin de cette jeune femme, à cinq centimètres environ, occupé à froter... ma tête contre ses genoux.

MADAME — Dis donc, est-ce qu'à ton Congrès on a aussi parlé des égards qu'un mari doit à sa femme ?

MONSIEUR — Mais ma pauvre Juliette, tu ne m'as pas compris. J'ai dit : « *Si le Hasard l'avait voulu.* » Si, par exemple, tu vivais au Cap de Bonne Espérance ; si j'étais célibataire ; si Irma avait hérité d'un vieil oncle ; la situation ne serait-elle pas tout autre ? Irma serait immédiatement devenue une Dame, puisqu'elle aurait de l'argent. Et, moi, circonstance essentielle, *je ne saurais pas que tu existes.* Car les journaux ne disent pas tout. Alors, pourquoi est-ce qu'un jour, après avoir attendu vainement, pendant des années, une lettre du Cap, je ne viendrais pas m'agenouiller aux pieds de M<sup>lle</sup> Irma ?... J'ai simplement voulu dire que le hasard joue un très grand rôle dans les inégalités sociales...

MADAME (*elle sonne*) — Parlons maintenant d'autre chose.

SCÈNE IV

Madame, Monsieur, la bonne

*La bonne entre tout de suite. Elle apporte le dessert.*

MONSIEUR (*changeant de conversation*) — Oui, cet enfant avait raison : au pluriel le mot *toutou* prend un s et non pas un x. Il en est de même du mot *nou-nou*. Dans le règne animal, il n'y a que les hiboux et les poux, si j'ose parler de ça à table, qui prennent un x...

...À ce propos, j'ai trouvé, un jour, dans un ouvrage d'Alphonse Allais cette jolie phrase : « Les poux sont les bijoux et les joujoux des sapajous... »

*Il regarde la bonne pour voir si elle sourit.*

*Madame, qui trouve ça stupide, hausse les épaules.*  
— *Irma, impassible, change les couverts. — Silence.*

*La bonne s'éloigne avec son plateau. Quand elle est à deux mètres de la porte, elle laisse tomber une fourchette. Avec un empressement exagéré, Monsieur se lève pour aller la ramasser. Mais il est arrêté par le regard foudroyant de Madame qui, à demi-voix, lui dit sèchement : « Maurice !!! » Il hésite une seconde, comme s'il faisait un grand effort sur lui-même, puis il se rassied. La bonne a continué à marcher vers la porte : elle n'a peut-être pas remarqué le geste de Monsieur. — Elle sort.*

HENRI ROORDA

SCÈNE V

Madame, Monsieur

*Silence.*

MADAME — Tu ne connaîtras donc jamais les bonnes manières ?

MONSIEUR — Juliette, tiens compte de ma bonne volonté. Cette fois, je me suis arrêté à temps. J'ai réussi à vaincre mes mauvais instincts... Mais, ce sera difficile. Quelquefois, mon premier mouvement est si rapide que je n'ai pas le temps d'être impoli.

MADAME — Je ne te demande pas d'être impoli. Mais tu t'es précipité comme tu l'aurais fait pour une femme du monde...

*Un silence.*

MONSIEUR (*il regarde la fourchette, puis il dit gravement*) — Elle comprendra que personne n'a voulu ramasser cette fourchette.

*Silence. — Hésitation de trois secondes ; puis Madame, brusquement, se lève pour aller ramasser la fourchette. Monsieur, poli, se lève aussi et arrive le premier. À ce moment, la bonne apparaît sur le seuil de la porte et, voyant que la fourchette est ramassée, elle se retire.*

MADAME (*vexée*) — Nous avons été ridicules : nous nous sommes mis deux pour ramasser cette fourchette !

MONSIEUR — Oui, j'aurais mieux fait de suivre mon premier mouvement.

*Ils mangent.*

LE SILENCE DE LA BONNE

MONSIEUR — Ce flan est excellent.

MADAME — Eh bien, prends-en encore.

MONSIEUR — Non ! Il faut qu'il y en ait assez pour tout le monde.

MADAME — Tu penses encore à M<sup>lle</sup> Irma ?

MONSIEUR — Je suis un type dans le genre du pélican : je donne mon flan à la bonne.

MADAME — Très spirituel !

MONSIEUR — La fourchette de tout à l'heure me fait penser à Gérard, un ancien camarade d'école. Je l'ai revu plusieurs fois. En voilà un qui ne confondrait pas une domestique avec une femme du monde ! Il a tous les degrés de la politesse, tous les numéros : l'extra-fin, le fin, le demi-fin, le gros, et une qualité inférieure pour les chiens et les gens très pauvres. En dosant avec précision sa condescendance, son mépris et sa familiarité, il trouve toujours le ton juste pour parler aux gens. Il ne se trompe jamais : jamais il ne lui arrivera d'avoir pour une petite modiste la politesse qu'on doit à la femme d'un grand financier. Chacun en a pour son grade. Gérard est un mufle, mais un mufle qui connaît les usages. C'est un soutien de la société.

MADAME — Mon pauvre Maurice, tu m'inquiètes. À ton *Congrès du Devoir social*, tu as dû fréquenter de bien vilaines gens.

MONSIEUR — J'y ai rencontré des apôtres. Les apôtres sont toujours des gens mal élevés : ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas... (*Il allume une cigarette.*) Je ne prendrai pas de café. (*Il se lève.*) Excuse-moi : je me rappelle tout à coup que j'ai une lettre pressante à écrire. (*Il sort.*)

*Madame se lève et va regarder quelque chose dans le dressoir.*

SCÈNE VI  
Madame, la bonne

*La bonne entre.*

LA BONNE — Je voudrais dire deux mots à Madame.

MADAME — De quoi s'agit-il, Irma ?

LA BONNE — Je viens dire à Madame que je veux m'en aller ce soir, quand j'aurai fini mon ouvrage.

MADAME — Mais... qu'est-ce que cela signifie ?... Vous savez bien que vous devez m'avertir quinze jours à l'avance... Et, pourquoi voulez-vous partir ?

LABONNE — Je croyais, en entrant chez Madame, que j'entrais chez des gens comme-il-faut.

MADAME — Vous aviez raison : vous êtes chez des gens très comme-il-faut.

LA BONNE — Oh ! je n'ai pas à me plaindre de Madame... Je m'en vais à cause de Monsieur... J'ai tout raconté à Rodolphe, qui m'a défendu de rester ici un jour de plus.

MADAME — Qui est Rodolphe ?

LA BONNE — C'est mon fiancé. Je lui ai dit que Monsieur est toujours à tourner autour de moi. Il m'a répondu : « Je connais ces clients-là. Ton patron est un vieux satyre. »

MADAME — Irma, vous êtes folle ! Monsieur est un homme très bien élevé. Que lui reprochez-vous ?

LA BONNE — S'il était très bien élevé, il ne s'occuperait pas de la bonne. Ce matin, je revenais du marché avec mes deux gros paniers. Dans l'escalier, Monsieur m'a rattrapée et il a voulu me prendre mes paniers : il prétendait qu'ils étaient trop lourds... Madame comprend aussi bien que moi ce que ça veut dire.

MADAME — Mais, Irma, je crois que vous vous trompez. Monsieur est trop poli : c'est son seul tort... Ses manières étonnent parfois les personnes qui ne le connaissent pas, car il est *solidariste*.

LA BONNE — Voilà justement ce qui est louche. Je me méfie des gens qui se solidarisent tout de suite avec tout le monde... D'ailleurs, ce n'est pas tout. Le premier jour, quand il est revenu, il a essayé trois fois de causer avec moi. J'étais seule dans la cuisine. Il a fait semblant de venir prendre un verre d'eau et il m'a dit des choses aimables.

MADAME — Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

LA BONNE — Il m'a dit : « Cela fait plaisir, n'est-ce pas, Mademoiselle, de revoir enfin le soleil ! »

MADAME — Mais, Irma, de telles paroles n'ont rien d'inconvenant.

LA BONNE — Oh ! Madame connaît sans doute la vie mieux que moi. Ils sont tous les mêmes, les hommes. Dans la place où j'étais avant de venir chez Madame, il y avait un vieux monsieur qui, un jour, a commencé par me parler du soleil. Puis il a passé à la lune. Et, par respect pour Madame, je ne dirai pas ce qu'il m'a dit pour finir...

...Et puis, Monsieur me regarde souvent comme s'il s'intéressait à moi...

*(Silence.)*

Je sais bien que je n'ai pas le droit de m'en aller comme ça, brusquement. Et je ne réclame rien à Madame pour mes cinq journées. Mais Rodolphe a dit que si l'on ne me laissait pas partir, il viendrait faire du scandale.

MADAME — Votre fiancé, Mademoiselle, peut être tranquille : vous partirez ce soir. Et je vous donnerai dix francs pour vos cinq jours. J'ose toutefois vous prier de laver encore la vaisselle. Cela m'obligerait.

LA BONNE — Madame peut compter sur moi.

*Madame sort. — Irma enlève ce qui est sur la table.*

## SCÈNE VII

Monsieur, la bonne

*Monsieur entre. — La bonne fait comme si elle ne l'avait pas vu.*

MONSIEUR (*très poli*) — Pardon, Mademoiselle : savez-vous peut-être où sont mes lunettes ?

LA BONNE (*grossièrement*) — Ah ! non, mon vieux : assez !!!... Si vous voulez des lunettes, allez les demander à Rodolphe : il vous en posera de toutes les couleurs.

MONSIEUR — Mais, Mademoiselle, est-ce que vous devenez folle ? Je vous ai demandé poliment mes lunettes.

## LE SILENCE DE LA BONNE

LA BONNE — Écoutez : il ne faut pas me prendre pour une dinde. Vous commencez par me demander vos lunettes ; et l'on sait bien ce que vous me demanderez pour finir. D'ailleurs, il est inutile d'insister : j'ai tout raconté à Madame.

MONSIEUR (*complètement ahuri*) — Vous avez tout raconté à Madame ?

LA BONNE — Parfaitement !!!... Ça te la coupe, hein ?... vieux polisson !!!... (*Elle se rapproche de la porte et, avant de sortir, elle crie :*) Sale bolchéviste !!!

### SCÈNE VIII

Monsieur

MONSIEUR (*seul*) — (*Silence. — Il regarde par terre. — Puis il se tourne vers le public et finalement il articule :*) Eh bien... elle est raide, celle-là !!!

RIDEAU

## **Aux éditions le Flibustier**

### **Collection « Les inédits »**

*Le Monde est plein de frites  
et de télévisions aquatiques, Électrophone*

*La Cendre et les étoiles  
Chronique d'une révolution sociale, Cédric Rampeau*

### **Rééditions**

*Le Suffrage universel et le problème de  
la souveraineté du peuple, Paul Brousse*

*Les Bandits tragiques, Victor Méric*

*L'État, son rôle historique, Pierre Kropotkine*

*L'Action directe suivi de Le Sabotage, Émile Pouget*

*Les Lois scélérates de 1893-1894, Francis  
de Pressensé, un juriste & Émile Pouget*

Pour en savoir plus, retrouvez-nous sur  
<http://editionsleflibustier.free.fr>